

Maréchal Foch

DE LA GUERRE

Textes présentés et annotés par
Martin Motte

Préface du général Benoît Durieux

TALLANDIER/MINISTÈRE DES ARMÉES

Cet ouvrage est coédité avec le ministère des Armées,
Secrétariat général pour l'administration,
Direction de la mémoire, de la culture et des archives.

Cartes : Légendes cartographie/Éditions Tallandier, 2023

© Éditions Tallandier/Ministère des Armées, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-5835-4

PRÉFACE

Général Benoît DURIEUX

Comment penser la guerre ? Comment concevoir l'action au sein de ce phénomène imprévisible, évolutif dans sa forme, pénétré de bout en bout par le hasard et dans lequel chaque décision a des conséquences tragiques ? Au fil du temps, la pensée militaire s'est employée à analyser les méthodes utilisées par les grands capitaines sur le champ de bataille. C'est indispensable pour aborder la prochaine guerre ; cela ne permet pas de dire comment aborder la question de la réflexion sur la guerre. Dans une situation de paix durable, alors que le contexte géopolitique évolue, que les adversaires potentiels sont mal connus, que l'expérience est hors de portée, que la technologie progresse, comment écrire de manière pertinente pour guider les chefs militaires de demain ? De même que les experts et historiens militaires étudient les décisions des grands chefs d'hier, les données dont ils disposaient, les risques qu'ils ont pris et la détermination dont ils ont fait preuve, ceux qui doivent penser la guerre à venir gagnent à analyser la façon dont les penseurs militaires de chaque époque ont abordé le problème redoutable qui leur était posé.

De ce point de vue, le lieutenant-colonel Ferdinand Foch était dans la situation la plus inconfortable qui soit lorsqu'il a entrepris, entre 1895 et 1901, de préparer son cours à l'École

supérieure de guerre avant d'en tirer les deux essais reproduits dans cet ouvrage, *Des Principes de la guerre* (publié en 1903) et *De la Conduite de la guerre* (1904). De la guerre de 1870, il n'a retenu que le souvenir consternant d'un système en faillite face à la puissance prussienne. De cet effondrement observé alors qu'il passait à Metz le concours d'entrée à l'École polytechnique, il a surtout puisé la détermination de contribuer à la relève de son pays meurtri, détermination qui lui fit choisir le métier des armes. Pourtant, sa carrière d'officier d'artillerie l'écarte de toute expérience directe du combat et il enchaîne les garnisons métropolitaines, au 24^e régiment d'artillerie à Tarbes, au service du personnel du Dépôt central d'artillerie et dans plusieurs états-majors. Rien qui prédispose à la stratégie. Seul son passage à l'École supérieure de guerre entre 1885 et 1887 l'a mis en contact avec la réflexion militaire, et ce contact a été – semble-t-il – une révélation. Mais plutôt pour aiguïser son intérêt que pour lui donner les clés de la guerre de demain.

En 1895, le lieutenant-colonel Foch ne dispose que des récits de la guerre franco-prussienne qui occupe encore tous les esprits, des analyses des guerres napoléoniennes, très prisées par les officiers de l'époque, qui rêvent de retrouver les secrets du génie de l'Empereur, et de récits plus anciens. Il dispose de quelques éléments sur la guerre entre le Japon et la Chine (1894-1895) mais les leçons disponibles de la guerre de Sécession sont rares. Il est en revanche un lecteur attentif des œuvres de Clausewitz. Or le contexte présente son lot de difficultés. Les chefs de l'armée peuvent, contrairement à Foch, exciper d'une expérience vécue de la guerre franco-prussienne. Le chef d'état-major, le général de Boisdeffre, un des protagonistes de l'affaire Dreyfus qui commence alors que Foch enseigne à l'École supérieure de guerre, a ainsi combattu comme capitaine, avant de rejoindre en ballon, à partir de Paris assiégé, le gouvernement de la Défense nationale.

Comment analyser l'échec de 1870 sans froisser les chefs du moment ? On sous-estime le rôle de l'opinion publique dominante dans les cercles militaires et la contrainte qu'elle exerce sur ceux qui imaginent des théories nouvelles¹. Enfin, la société française est dans une phase où domine une grande modération s'agissant des relations avec l'Allemagne, l'idée de revanche ne faisant plus recette². La guerre semble une hypothèse lointaine et, à vrai dire, peu probable. C'est l'époque où le jeune Churchill, fraîchement admis à Sandhurst, se lamente d'un monde « si raisonnable et si pacifique » qu'il n'offre que de faibles perspectives de gloire militaire³.

La difficulté dans laquelle se trouvait le jeune professeur à l'École supérieure de guerre est par ailleurs attestée par les critiques dont ses livres ont été l'objet. Dans sa lumineuse introduction, Martin Motte fait justice des procès de Basil Liddell Hart et de Marc Bloch. Mais il faudrait aussi relever la dureté, très excessive⁴, d'un Raymond Aron dans sa critique de la compréhension de Clausewitz par Foch, et l'attaque sans concession mais aussi trop personnelle du lieutenant-colonel Émile Mayer, son camarade de promotion à l'École polytechnique⁵. Ces commentateurs commettent une erreur de perspective, exemptés qu'ils sont de la tyrannie de l'action. Pas plus qu'un chef militaire ne rédige jamais un ordre parfait mais celui que le temps et les informations à sa disposition

1. On notera d'ailleurs que l'analyse que propose Foch de la guerre de 1870 s'attarde plus longuement sur les interrogations et les réussites du commandement prussien que sur les errements français.

2. Bertrand Joly, « La France et la revanche (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1999, 46(2), p. 344.

3. Winston Churchill, *Mes jeunes années*, Paris, Tallandier, 2007, p. 67. Churchill est à Sandhurst entre 1893 et 1895.

4. Étudiée dans Benoît Durieux, *Clausewitz en France Deux siècles de réflexion sur la guerre 1807-2007*, Paris, Economica, 2007, p. 210-211.

5. Lieutenant-colonel Émile Mayer, *Nos chefs de 1914*, Paris, Librairie Stock, 1930, p. 49-93.

lui permettent d'imaginer, un professeur d'art militaire ne conçoit de système théorique infaillible, mais seulement l'éclairage le plus clair possible que l'analyse, à un moment donné, lui permet de proposer sur la guerre éventuelle à venir.

Comment, dans ces conditions, préparer un cours pour les stagiaires de l'École supérieure de guerre des promotions qui vont de 1895 à 1901 ? Foch, dans *Des Principes de la guerre*, qui reprend et ordonne les conférences qu'il a prononcées, commence par poser lui-même la question devant ses élèves : « Comment concevoir la préparation à cette activité : la guerre, qui s'exerce sur les champs de bataille, au milieu de l'imprévu, du danger ; qui exploite la surprise et toutes les propriétés de la force, la violence, la brutalité pour créer la terreur, par cette autre activité : l'étude, qui ne vit que de calme, de méthode, de réflexion, de raisonnement, de raison ? En un mot, la guerre peut-elle être enseignée ? Sa nature le permet-elle ? Si l'enseignement de la guerre est possible, sur *quoi* porte-t-il ? Jusqu'où s'étend-il ? Quel est le *mode* pour vous préparer à l'*action* sans laquelle rien ne vaut quand il s'agit de lutte ? Est-ce un cours, un livre, qui, une fois compris et appris, vous permet de partir pour une campagne avec la conviction de résoudre les difficultés qui s'y présenteront et de vaincre en tous les cas ? Enfin, à *quelles facultés* de votre esprit s'adresse-t-il pour les exercer, les développer, préparer l'homme d'action, comme aussi quelles dispositions exige-t-il de votre part¹ ? »

Ce passage reste aussi pertinent en 2023 qu'il pouvait l'être en 1895. Les questions qu'il pose sont de toutes les époques et peuvent inspirer non seulement les officiers en charge de l'enseignement militaire supérieur de chaque pays, mais aussi tous ceux qui cherchent à préparer des dirigeants pour l'action, que le champ considéré soit militaire, politique ou économique.

1. Foch, *Des Principes de la guerre*, chap. I.

Les deux livres ici rassemblés donnent la réponse de Foch. Une réponse générale d'abord, qui l'amène à rejeter toute idée d'une science ou d'un dogme de la guerre pour mettre en lumière l'intérêt de principes, des guides pour l'action à appliquer de manière chaque fois différente en fonction des circonstances.

On a, en France en particulier, donné un caractère trop systémique à ces principes en les associant également à tort à la seule pensée de Foch. Ce dernier, lorsqu'il prend son poste à l'École supérieure de guerre en 1895, s'inscrit dans la lignée de ses deux prédécesseurs directs. Le colonel Louis Goujat dit Maillard, d'abord, qui a occupé la chaire de tactique générale durant treize années, de 1878 à 1881. C'est lui qui a mis l'accent sur la liberté d'action et le dispositif de sûreté qui en est le moyen privilégié ; il en a fait un premier principe, qu'il a associé à un second, celui de l'économie des forces. Il a publié ses réflexions en 1891¹ ; en 1895, le lieutenant-colonel Foch dispose de ce livre pour préparer ses cours. Le successeur du colonel Maillard a été le colonel Guillaume Bonnal, qui a occupé le poste jusqu'en 1895, avant d'être remplacé par Foch. Bizarrement, il suit ensuite les cours de l'École supérieure de guerre et devient donc l'élève de celui qui lui a succédé à la chaire de tactique générale, pour qui la situation a dû être assez inconfortable². Quoi qu'il en soit, Foch a eu connaissance de ces conférences, dans lesquelles Bonnal insistait à nouveau sur le principe d'économie des forces.

Ainsi, les trois principes attribués à Foch par la tradition française, l'économie des forces, la concentration des efforts et la liberté d'action, outre le fait qu'ils ne recourent

1. Louis Maillard, *Éléments de la guerre*. 1^{re} partie *Marches, stationnement sûreté*, Paris, Baudoin, 1891.

2. Ces conférences ont été reliées dans un classeur manuscrit encore présent dans la bibliothèque patrimoniale de l'École militaire (cotes AI 609 et AI 710).

qu'imparfaitement ceux que mentionne le jeune professeur à l'École supérieure de guerre, sont surtout le reflet de près de deux décennies d'une réflexion menée dans le cadre du cours de tactique générale.

Ce qu'il faut retenir de Foch, c'est autre chose. Son intention n'est pas de donner une liste définitive des principes de la guerre – il laisse d'ailleurs la sienne ouverte –, mais d'encourager ses élèves et ses lecteurs à lui emboîter le pas en tirant parti des connaissances historiques et des réflexions sur les grandeurs morales et matérielles. C'est là le moyen de transformer le savoir en pouvoir, suivant l'expression qu'il emploie. L'essentiel n'est pas de connaître les principes, mais de les identifier soi-même dans l'étude pour pouvoir ensuite les appliquer à des cas pratiques. Si l'on peut penser que les principes d'économie des forces ou de concentration des efforts sont de toutes les époques, ils ne sauraient épuiser la réflexion sur les grandes règles qui, par ailleurs garantissent moins le succès qu'elles n'évitent les échecs. S'inspirer de Foch en 2023, ce n'est ni rappeler ses principes – en réalité ceux du colonel Maillard – ni même rechercher le succès dans une nouvelle liste actualisée, c'est, ayant appris la grammaire et analysé les grands traits de la guerre moderne, faire preuve de créativité à l'aide des qualités de l'esprit et du caractère, qualités éduquées par de nombreux exercices. Ainsi, s'il faut lire Foch aujourd'hui, ce n'est pas d'abord pour rechercher dans ses écrits des leçons encore valables pour la conduite des opérations terrestres, encore que beaucoup d'enseignements restent pertinents : c'est plutôt pour entrer dans son cheminement intellectuel, pour étudier les opérations les plus récentes, et au-delà, se pencher avec profit sur les grands domaines de l'action humaine, en fonction de circonstances toujours différentes.

Foch fait d'ailleurs lui-même évoluer son enseignement au fil du temps. Il reste difficile de connaître la chronologie exacte des conférences rassemblées dans les deux ouvrages,

mais l'examen laisse apparaître une évolution de la pensée. Le sujet de la stratégie est le plus emblématique. Les *Principes* sont marqués par une conception commune à l'époque, faite de méfiance vis-à-vis de la stratégie, suspectée de gêner l'action du chef militaire par l'immixtion de considérations politiques dans la manœuvre. Seule importe la recherche de la bataille décisive sur le modèle napoléonien. Foch s'écrie ainsi (par écrit) : « Non, il n'y a plus désormais de stratégie à prévaloir contre celle qui assure et qui vise les résultats tactiques, la victoire dans la bataille¹. » Le contraste est frappant avec l'ouvrage suivant, *De la Conduite de la guerre*, dans lequel Foch recommande d'« infléchir les opérations à la demande de circonstances qui se révèlent à chaque pas, pour faire progresser sa stratégie de résultat en résultat, d'un pas lent et sûr, mais toujours dans la direction visée, vers l'objectif assigné à tous les efforts, à la suite de l'examen préalable de la situation générale, militaire et politique² ». En ordonnant la conduite de la bataille aux objectifs fixés par la stratégie pour atteindre le but de guerre, lui-même identifié à l'aide des données politiques, il pose les bases de ce qu'on appellera plus tard l'art opératif, qui sera théorisé de manière plus systématique en 1927 par le général soviétique Aleksandr Svechin³. Il en annonce la vision large, qui commence avant le conflit lui-même pour mettre les forces dans les meilleures conditions.

L'analyse de la guerre de 1870 représente un travail considérable, qui a dû être scruté par tous ses contemporains tant ce conflit restait présent à l'esprit de tous comme l'expérience à connaître pour ne pas la renouveler. Sa construction représente en soi un cours de réflexion militaire et la méthode

1. Foch, *op. cit.*, chap. II.

2. Foch, *De la Conduite de la guerre*, chap. II.

3. Aleksandr Svechin, *Strategy*, Minneapolis, East View, 1993 pour la traduction anglaise.

employée reste un modèle utilisable aujourd'hui. Foch avance phase après phase, pour entrer progressivement dans la réalité d'un événement qui, près de deux décennies après qu'il a eu lieu, se dérobe dans l'ombre du passé. Il analyse soigneusement les trois dialectiques qui structurent toute stratégie : celle de nous et des autres d'abord, ici celle des décisions prussiennes et françaises ; celle du présent et du futur ensuite, en l'occurrence la dialectique des plans et des événements qui les modifient ; celle, enfin, des moyens et des fins, qui revient à la bonne application du principe d'économie des forces. Il en tire des leçons actualisées pour l'époque à laquelle il écrit. Il y a là une méthode de réflexion remarquable, qui emprunte à la fois à la théorie et à la pratique.

Il ne faut pas en douter : le succès du commandement du maréchal Foch, généralissime des armées alliées à partir du 26 mars 1918, s'est nourri de la longue méditation que le lieutenant-colonel Foch put développer comme professeur à l'École supérieure de guerre entre 1895 et 1901. Et lorsqu'il déclara à propos du traité de Versailles que ce n'était pas une paix mais un armistice de vingt ans, ce n'était pas une réflexion suggérée par huit mois de haut commandement, c'était le fruit de la méditation d'une vie.

C'est pourquoi ces conférences méritent à leur tour d'être lues, méditées pour générer un nouvel élan de la pensée militaire, dans une période où, à l'image de la situation qui prévalait à l'époque du lieutenant-colonel Foch, il ne faut pas chercher son salut dans des règles tactiques figées mais penser la guerre par soi-même, à un moment où elle connaît des évolutions profondes. C'est toute la valeur du riche, patient et rigoureux travail d'édition, de sélection et d'annotation réalisé par Martin Motte que de permettre à chacun de tirer le meilleur parti de ce qui reste un ouvrage majeur de la pensée militaire française. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

INTRODUCTION

Foch ou l'insoutenable légèreté de l'historiographie

À mon maître Georges-Henri Soutou.

Pourquoi relire en 2023 les deux livres qu'un petit colonel gascon tira de son enseignement à l'École supérieure de guerre, *Des Principes de la guerre* (1903) et *De la Conduite de la guerre* (1904) ? D'abord parce que ce petit colonel, devenu maréchal, conduisit les Alliés à la victoire en 1918. Ensuite pour trancher une question qui empoisonne à bas bruit les rapports entre le monde militaire et une partie du monde universitaire français.

Pour les militaires, Ferdinand Foch reste une référence intellectuelle, puisqu'il a théorisé à nouveaux frais la liberté d'action et l'économie des forces, soit deux des trois principes qui structurent le concept d'emploi des armées françaises¹. Nulle surprise que le grand amphithéâtre de l'École de guerre porte son nom ni que Jean-Yves Le Drian, ancien ministre de la Défense, ait préfacé en 2017 la réédition d'un livre fort élogieux à son égard².

1. Quant au troisième principe de l'actuel concept d'emploi, la concentration des efforts, Foch le rattachait à l'économie des forces.

2. Charles Bugnet, *En écoutant le maréchal Foch* [1929], rééd. Paris, Grasset, 2017.

À l'inverse, un courant universitaire ancien et influent dissimule à peine le mépris que lui inspire Foch, ce maniaque de l'offensive, ce doctrinaire coupé des réalités dont les élocubrations néo-napoléoniennes ont envoyé des centaines de milliers d'hommes à l'abattoir. La force dudit courant tient au fait que ses textes fondateurs émanent de rescapés de la Grande Guerre. Mais leur qualité d'anciens combattants les rend-elle infaillibles ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner ici. Nous nous en tiendrons pour ce faire aux deux sources majeures de la tradition anti-fochienne, Basil Henry Liddell Hart et Marc Bloch.

LE RÉQUISITOIRE

La réflexion militaire du capitaine Liddell Hart eut pour point de départ le traumatisme qu'il subit en juillet 1916 : blessé et gazé pendant l'offensive franco-britannique de la Somme, il fut évacué en si piteux état qu'il ne revint jamais au combat. Il fut toute sa vie hanté par le souvenir de la Grande Guerre, contre laquelle il édifia la théorie de l'approche indirecte qui allait faire de lui l'un des plus célèbres stratégestes du xx^e siècle. La biographie de Foch qu'il publia en 1931 constitua une étape importante à cet égard, car elle lui permit d'instruire le procès de l'approche directe.

Le sous-titre de cette biographie était *The Man of Orleans*, par quoi Liddell Hart signifiait que Foch fut la réincarnation masculine de Jeanne d'Arc. Le terme était moins flatteur qu'il n'y paraissait, car il faisait du personnage un dange-reux illuminé¹ : Liddell Hart résumait son profil intellectuel à un culte idolâtre de Napoléon, à un catholicisme exalté

1. Basil Henry Liddell Hart, *Foch – The Man of Orleans*, Boston, Little, Brown, and Company, 1932, chap. III.

d'après lequel les forces morales pouvaient renverser tous les obstacles physiques et à un tour d'esprit mathématique expliquant le vernis scientifique dont Foch laquait ses marottes offensives. Ses références historiques, pour leur part, se limitaient selon Liddell Hart à une connaissance superficielle des guerres napoléoniennes et des guerres de l'unité allemande (1866 et 1870). Ce mince bagage expliquerait une faiblesse conceptuelle bien résumée par la présentation que donne Foch des principes de la guerre : elle consiste en « une vague liste se terminant par *etc.*¹ ».

Au plan tactique, Liddell Hart reprochait à Foch de n'avoir pas compris le renforcement de la défensive sous l'effet des armes nouvelles, les mitrailleuses notamment, qui allaient permettre à de petits groupes d'hommes incrustés dans leurs tranchées de faucher les vagues d'assaut ennemies. D'où sa foi aveugle en l'assaut frontal et son désintérêt pour la recherche de la surprise.

Venons-en au second accusateur. Mobilisé en 1914 comme sergent, Marc Bloch avait fini la guerre capitaine, lesté de quatre citations et de la Médaille militaire. Il aurait pu se reposer sur ses lauriers en 1939, non seulement parce qu'il était devenu l'un des plus célèbres médiévistes de son temps, mais encore parce qu'âgé de 53 ans et père de six enfants, il n'était plus mobilisable ; au lieu de quoi il s'engagea et mérita une cinquième citation en juin 1940. Il devait par la suite entrer en Résistance et tomber sous les balles allemandes en 1944.

Entre-temps, Bloch avait écrit *L'Étrange défaite*. Rédigé dans l'été 1940, donc au lendemain même de la débâcle, ce témoignage l'imputait entre autres à la formation passéiste que l'Armée avait dispensée à ses cadres : aux chefs de 1914, on avait appris la guerre napoléonienne ; aux chefs de 1939,

1. *Ibid.*, p. 45.

on avait enseigné celle de 1914. Les stratégestes officiels, en somme, n'avaient pas saisi que « l'histoire est, par essence, science du changement¹ ». Foch était particulièrement visé, qui aurait déclaré en 1910 : « Pour l'Armée, l'avion, c'est zéro². »

Mais voici le cœur de l'accusation : « J'ai feuilleté jadis les conférences célèbres de Foch [...]. Rarement lecture m'a procuré un pareil effarement. Certes, la bataille napoléonienne y est admirablement démontée. Mais elle est aussi donnée en exemple, sans souci du changement des temps. [...] Il eût fallu donner le holà au lecteur, lui dire : “Attention, les combats qui vont être racontés se déroulaient dans des pays où les routes étaient infiniment plus espacées qu'aujourd'hui, où les transports affectaient encore une lenteur quasi médiévale. Ils se sont livrés entre des armées dont la puissance de feu était, par rapport à la nôtre, infime et qui pouvaient tenir la baïonnette pour reine, parce que la mitrailleuse ni le barbelé n'étaient inventés [...]. Partout où ces facteurs nouveaux sont appelés à jouer, l'expérience ancienne, qui ne les comportait point, perd toute valeur”³. »

RETOUCHES AU PORTRAIT DE L'ACCUSÉ

La révision du procès Foch implique d'abord de revenir sur l'évocation que fait Liddell Hart de sa personnalité et de son projet intellectuel. Elle escamote entre autres sa solide culture générale : en dépit d'une vocation précoce pour l'École polytechnique, où il fut admis en 1871, il avait fait

1. Marc Bloch, *L'Étrange défaite* [1940], repris dans *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006, p. 612.

2. Propos rapporté par M. Bloch, *ibid.*, p. 564. Il figurait déjà dans le *Foch* de Liddell Hart mais n'y était pas référencé.

3. M. Bloch, *ibid.*, p. 612.

un détour par le baccalauréat ès lettres, car sa famille et ses maîtres jésuites n'avaient pas voulu laisser en jachère son intérêt pour la philosophie et l'histoire. La première lui fut d'un grand secours lorsqu'il entreprit d'étudier Clausewitz crayon en main¹ ; qu'il ait pratiqué la seconde sérieusement, au moins pour un non-professionnel, c'est ce qu'indiquent l'abondance des sources primaires sous sa plume et l'hommage de Bloch à son analyse des batailles napoléoniennes. Par ailleurs, l'admiration de Foch pour le génie militaire de Napoléon ne l'a nullement aveuglé sur le personnage : il a noté en toutes lettres sa responsabilité dans les désastres qui conclurent son règne².

En reprochant à Foch d'avoir borné son enquête aux guerres napoléoniennes et à celles de l'unité allemande, c'est-à-dire à des conflits de très haute intensité, Liddell Hart oublie la raison qu'il en a donnée lui-même : il a privilégié les exemples les plus achevés de guerre nationale parce que c'était le type de conflit auquel il préparait les stagiaires de l'École supérieure de guerre, celui qui paraissait le plus probable dans une Europe dominée par le principe de la nation armée³. C'est, de fait, le scénario qui se concrétisa en 1914. On se demande bien comment les officiers français auraient pu y faire face si Foch leur avait enseigné la guerre à fleurets mouchetés là où Colmar von der Goltz, depuis les années 1880, préconisait en Allemagne l'ascension aux extrêmes...

Quant à la foi catholique de Foch, ses propres confidences et le témoignage de ses proches attestent qu'elle lui permit de tenir bon face aux épreuves de la Grande Guerre⁴, au

1. Voir Benoît Durieux, *Clausewitz en France. Deux siècles de réflexion sur la guerre, 1807-2007*, Paris, Economica, 2008, p. 194 et suivantes.

2. Foch, *De la Conduite de la guerre*, chapitre premier.

3. Foch, *Des Principes de la guerre*, chap. II.

4. Voir par exemple André Tardieu, « Foch, essai psychologique », *Revue des Deux Mondes*, juin 1939, p. 533.

cours de laquelle il ne dut pas seulement porter le poids d'écrasantes responsabilités, mais encore le deuil de son fils et de son gendre. Dans un ordre d'idées analogue, sa théorie des forces morales ne verse pas dans un volontarisme irrationnel, comme pourrait le faire croire l'équation « victoire égale volonté¹ ». En effet, cette formule est seulement le premier terme d'un raisonnement dont l'aboutissement apparaît plus loin : « La supériorité morale, résultant du nombre, de la formation, etc., ne suffit plus aujourd'hui avec les armes en service : leurs effets sont trop démoralisants. Il faut aussi développer la supériorité matérielle². » Où l'on voit d'une part que les forces morales, conditions nécessaires de la victoire, n'en sont pas les conditions suffisantes, d'autre part qu'elles s'enracinent dans des réalités très concrètes...

Enfin, Liddell Hart n'a pas compris le fameux *etc.* qui clôt la liste de principes de Foch et signe à l'en croire sa médiocrité intellectuelle. Il tient à la pédagogie fochienne telle que la présente l'avant-propos des *Principes* : « Qu'on n'y cherche point un exposé complet, méthodique, encore moins académique de l'art de la guerre, mais l'orientation à donner à l'esprit pour qu'il conçoive toujours une manœuvre rationnelle. » Orienter l'esprit pratique des futurs stratèges n'est pas en faire des perroquets savants. Au combat, ils devront faire preuve d'initiative face à une situation toujours inédite. Une liste bien verrouillée de principes soigneusement momifiés leur serait en l'occurrence inutile, car les principes ne sont pas des recettes de victoire (il n'en existe d'ailleurs pas) ; ils sont tout au plus des « feux de pâtres allumés sur la côte orageuse pour guider le navigateur incertain », dit Foch. On ne demande pas à une boussole

1. Foch, *Principes*, chap. X.

2. *Ibid.*, chap. XII.

d'établir l'itinéraire, mais seulement d'indiquer la direction générale de la marche.

L'*etc.* de Foch renvoie d'autre part à la plasticité des listes de principes, qui ne sont pas les mêmes d'une culture stratégique à l'autre : par exemple, l'actuelle liste américaine comprend dix principes, la liste française trois seulement. On peut en effet multiplier les principes par analyse ou les raréfier par synthèse (ainsi le principe français de concentration des efforts synthétise-t-il les principes américains d'objectif, d'unité du commandement et de masse). Mais le caractère contingent de telles formulations n'entame en rien la réalité essentielle à laquelle ils renvoient.

Or, c'est précisément cette réalité essentielle qu'ambitionne de saisir Foch. Protégé de l'illusion positiviste par sa culture historique et philosophique, il ne prétend pas réduire la guerre à une science exacte, mais en faire sentir les dynamiques internes. Son propos s'attache moins à la lettre des principes qu'à la façon dont ils interagissent dans le concret des opérations, d'où son recours constant aux exemples historiques. Par quoi l'on en vient à l'un des principaux chefs d'accusation : l'usage que Foch fait de l'histoire.

UN PENSEUR ANACHRONIQUE ?

Nous avons entendu Bloch reprocher à Foch le péché capital d'anachronisme : il aurait érigé la bataille napoléonienne en modèle « sans souci du changement des temps ». Rien n'est plus faux. D'abord, comptons : les exemples tirés des guerres napoléoniennes occupent soixante-quatre pages dans les *Principes de la guerre* contre cent dix environ pour les guerres de l'unité allemande ; quant à *La Conduite de la*

guerre, ses trois cent cinquante et une pages sont intégralement consacrées à la guerre de 1870¹.

En d'autres termes, les passages consacrés à la guerre napoléonienne ne représentent que 12 % de l'argumentation historique développée dans les deux volumes. Cette argumentation porte à 88 % sur les deux conflits les plus récents entre grandes puissances européennes à l'époque où écrit Foch.

Non seulement Foch n'en reste pas à Napoléon, mais il note que l'attaque contre le centre du dispositif ennemi, si souvent pratiquée par l'Empereur, est devenue très dangereuse face aux armes du XX^e siècle, sauf circonstances particulièrement favorables². De même prend-il en compte les transformations de l'armement intervenues depuis 1870, soulignant que certaines tactiques possibles sous Moltke l'Ancien ne le sont plus en 1900³.

La structure des *Principes* dément elle aussi le reproche d'anachronisme. Au chapitre XI, intitulé « La bataille : exemple historique » et portant sur le combat de Saalfeld (1806), répond en effet le chapitre XII, « La bataille moderne ». Saalfeld illustre les *principes* permanents de la conduite d'une bataille, mais il va de soi que les *procédés* de combat ont évolué depuis 1806 : les armes sont beaucoup plus puissantes, et le chapitre XII en tire les conséquences pour la tactique contemporaine.

Mais alors, dira-t-on, à quoi bon ce détour par l'histoire ? Pourquoi ne pas avoir étudié seulement la bataille moderne ? Précisément pour conjurer le risque d'anachronisme en soulignant les différences entre les procédés du passé et ceux

1. Calculs établis sur les *Œuvres complètes* de Foch en trois volumes (Paris, Economica, 2008), sans compter les préfaces des rééditions et les tables des matières.

2. Foch, *Principes*, chap. XII.

3. *Ibid.*, chap. VII.

du présent. Plus encore pour faire sentir la distinction entre les fondements pérennes de l'art de la guerre et ses moyens contingents, distinction que le stratège doit garder à l'esprit s'il veut remplir sa mission, car elle consiste entre autres à articuler les techniques d'aujourd'hui aux principes de toujours.

Pas plus qu'il n'a ignoré les transformations de l'armement, Foch n'a méconnu celles des transports : l'emploi du chemin de fer fait l'objet de remarques très pertinentes dans les premiers chapitres de *La Conduite*. Reste sa formule dédaigneuse envers l'aviation. Mais ici, Bloch s'appuie sur une seule source, qui situe l'épisode lors d'une course aérienne tenue à Nancy du 9 au 11 août 1910 ; Foch y aurait assisté en tant que commandant du 20^e corps d'armée, dont le quartier général se trouvait dans cette ville.

Si Bloch avait pris le temps de soumettre ce récit aux règles de la critique historique, un détail aurait éveillé sa méfiance : en 1910, Foch commandait l'École supérieure de guerre ; c'est en 1913 qu'il reçut le commandement du 20^e corps. De fait, les articles sur la rencontre aérienne de 1910 publiés par *L'Aérophile*, *Le Matin* et *Le Journal* ne mentionnent pas sa présence à Nancy. Et pour cause : invité aux manœuvres russes, il se trouvait alors à Saint-Pétersbourg¹ !

Que conclure, sinon que Bloch n'a pas sérieusement lu Foch ? Il le reconnaît lui-même, il l'a juste « feuilleté jadis ». Une enquête aussi bâclée devait nécessairement déboucher sur un jugement erroné ; force est ici de constater que l'historien du temps présent n'est pas à la hauteur du grand médiéviste. Ou plutôt Bloch n'est-il pas historien du tout

1. Les dates du voyage en Russie sont indiquées par Jean-Christophe Notin (*Foch*, Paris, Perrin, 2008, p. 66), ce qui n'empêche pas cet auteur de donner comme vrai le prétendu mot de Foch à Nancy (p. 64).

quand il évoque les conférences de Foch, mais un ancien combattant dont la rancœur, au demeurant légitime, se trompe en grande partie de cible. L'erreur n'est cependant pas complète, car il faut bien reconnaître que les idées tactiques de Foch présentent des fragilités.

FOCH TACTICIEN

En tactique, la pièce à conviction par excellence du procès Foch est la « démonstration mathématique » figurant dans le chapitre II des *Principes de la guerre* : « Avec un fusil tirant 1 coup à la minute, 1 000 défenseurs donnent 1 000 balles, 2 000 assaillants donnent 2 000 balles. Bénéfice au profit de l'attaque : 1 000 balles. Avec un fusil tirant 10 coups à la minute, 1 000 défenseurs donnent en une minute 10 000 balles, 2 000 assaillants donnent 20 000 balles. Bénéfice au profit de l'attaque : 10 000 balles. » Conclusion : « le perfectionnement des armes à feu est un surcroît de forces apporté à l'offensive ».

Fragment consternant, car il oublie la faible efficacité de tirs exécutés par des soldats en mouvement contre un ennemi retranché.

Mais les censeurs de Foch oublient de citer d'autres passages qui le récuse. « En raison de leur puissance, les armes actuelles interdisent toute manœuvre sous le feu ; en raison de leur portée, elles obligent à prendre à grande distance les dispositions de combat, à se déployer de loin ; en raison de la rapidité du tir, ces nécessités peuvent être imposées même par des troupes d'effectifs relativement faibles¹. » Ce qui caractérise le combat moderne, c'est la capacité d'arrêt de « faibles troupes occupant des points

1. Foch, *Principes*, chap. V.

d'appui » et armées de fusils ou de canons de campagne à tir rapide¹. En somme, « le feu devient l'argument prépondérant. Les troupes les plus ardentes, celles dont le moral a été le plus surexcité, voudront sans cesse gagner du terrain, en exécutant des bonds successifs, mais elles [...] subiront des pertes considérables toutes les fois que leur offensive partielle n'aura pas été préparée par un feu efficace. Elles seront rejetées sur leur point de départ, avec des pertes encore plus cruelles² ».

Aussi Foch, au chapitre XII des *Principes*, préconise-t-il de ne pas lâcher l'infanterie avant d'avoir écrasé les positions ennemies sous un déluge d'obus et d'appuyer sa progression vers l'objectif par le même procédé. Cette progression doit bien sûr exploiter toutes les protections fournies par le terrain. Arrivés à portée de fusil, les fantassins fonceront en masse sur l'ennemi, se faisant précéder par une grêle de balles et bénéficiant toujours du soutien de l'artillerie. Alors, et alors seulement, ils pourront aborder l'ennemi à la baïonnette. Loin de croire que celle-ci est toujours la reine des batailles, comme Bloch le lui reproche, Foch ne la fait intervenir que dans la toute dernière phase de l'assaut.

Reste qu'il y a plus d'une faille dans ce chapitre XII, car Foch, officier d'artillerie, apprécie mal les conditions du combat d'infanterie moderne. Ainsi souligne-t-il l'efficacité du feu de salve, qui implique une formation compacte incompatible avec la nécessité de se disperser pour ne pas donner trop de prise au feu adverse ; ainsi pense-t-il que l'infanterie peut lancer son assaut final à 800 mètres de l'adversaire, ce qui est beaucoup trop. Quant à l'idée d'une liaison intime entre l'artillerie et l'infanterie, juste en théorie, elle s'avérera peu applicable en 1914 faute de moyens

1. *Ibid.*, chap. XII.

2. *Id.*

de coordination entre les deux armes. Seule l'arrivée progressive des liaisons radio modifiera la donne cependant que l'apparition de nouvelles armes portatives (mitrailleuses légères, fusils-mitrailleurs, mortiers, lance-grenades) permettra à l'infanterie de concilier mobilité et puissance de feu, comme Foch l'avait rêvé en 1903.

La carence majeure de l'analyse est évidemment la non-prise en compte des mitrailleuses. Mais ici, la chronologie n'est pas indifférente : les deux livres publiés par Foch en 1903 et 1904 reprennent des conférences prononcées entre 1895 et 1901. Or, c'est en 1907 seulement que l'armée française disposera d'une mitrailleuse fiable et en 1909 qu'elle se dotera d'un règlement sur son emploi. On peut donc reprocher à Foch de n'avoir pas été en avance sur son temps, mais non d'avoir retardé sur celui-ci.

Comment par ailleurs expliquer la contradiction entre la « démonstration mathématique » sur la valeur offensive des armes nouvelles et le reste du propos fochien, dans l'ensemble plus lucide ? Sans doute traduit-elle le désarroi de la pensée militaire face à une transformation des armes beaucoup trop rapide pour avoir pu être assimilée par la doctrine. Mais elle renvoie plus profondément au dilemme dans lequel se débattait Foch : d'une part il constatait la puissance défensive des armes nouvelles, d'autre part l'histoire et la simple logique lui avaient appris que la défensive passive est nécessairement condamnée à l'échec.

Au total, la pensée tactique de Foch reflète les incertitudes de son époque. S'il comprit en théorie la létalité du feu contemporain, il n'en vit pas toutes les conséquences pratiques avant 1914. Mais ses conceptions n'en évoluèrent pas moins dans le sens d'une plus grande prudence : lorsqu'il dirigea l'École supérieure de guerre (1908-1911), il fut élogieux envers le cours de Pétain, qui dénonçait l'idéologie de l'offensive. De même la préface de la troisième édition

des *Principes* (1911) tirait-elle les leçons de la guerre russo-japonaise de 1904-1905 : Foch y soulignait la place croissante des tranchées, la nécessité de les contourner par une « manœuvre débordante, puis enveloppante » entraînant une « course à l'aile » et la dilution subséquente de l'action « dans le temps et dans l'espace » – tous constats confirmés en 1914.

FOCH STRATÈGE

La focalisation de Liddell Hart et de Bloch sur les conceptions tactiques de Foch porterait facilement à croire que ses écrits se limitent à une théorie de la bataille. Or, s'il est exact qu'il présente celle-ci comme le « seul acte de valeur à la guerre¹ », parce qu'une bataille perdue rend inutiles les manœuvres et combats qui l'ont préparée, il n'ignore évidemment pas que son issue dépend en bonne partie de ces préliminaires. C'est pourquoi il leur consacre la majeure partie de sa réflexion : neuf chapitres sur douze dans les *Principes de la guerre*, quatorze chapitres sur dix-huit dans *La Conduite de la guerre*. Loin de rester bloqué au niveau tactique, Foch est bien un penseur de ce que l'on n'appelait pas encore le niveau opératif.

Signalons en particulier un point largement passé inaperçu : Foch note que la densification des chemins de fer permet de transférer sous faible préavis des effectifs considérables d'un secteur du front à l'autre, c'est-à-dire d'infliger à l'ennemi une « surprise stratégique » majeure². On ne pouvait mieux anticiper la manœuvre ferroviaire qui, en 1914, permettra le rétablissement miraculeux de l'armée française

1. Foch, Avant-propos des *Principes*.

2. Foch, *Conduite*, chap. VI.

sur la Marne. Mais cela n'empêche pas Liddell Hart d'écrire que Foch attendit 1918 pour saisir l'intérêt de la surprise¹...

Par ailleurs, Foch insiste sur le principe de sûreté, c'est-à-dire sur la nécessité de prendre toutes les dispositions nécessaires – avant-garde et flanc-garde notamment – pour éviter d'être surpris par l'ennemi. Ce point fut contesté dans les années 1910 par le colonel de Grandmaison, pour qui ces détachements de protection représentaient un gaspillage de temps et de forces. À l'en croire, mieux valait sacrifier la sûreté à la rapidité et à la puissance en se précipitant d'entrée de jeu et toutes forces réunies sur l'ennemi. Cette conception téméraire devait passer à la postérité sous le nom d'« offensive à outrance ». Liddell Hart, beau joueur pour une fois, reconnaît que la pensée de Foch était beaucoup plus équilibrée².

En revanche, le capitaine britannique reproche au maréchal de France de n'avoir pas développé une théorie générale de la stratégie intégrant le facteur maritime³. C'est oublier que l'École supérieure de guerre ne concernait que l'armée de Terre, la Marine ayant son propre établissement ; il faudra attendre 1993 pour voir apparaître l'enseignement supérieur interarmées qu'assure aujourd'hui l'École de guerre. Au demeurant, Foch rappelle au chapitre I de *La Conduite* qu'un effort de guerre prolongé implique la maîtrise des routes maritimes par où arrivent les ressources nécessaires à la lutte.

Plus généralement, Foch s'élève au niveau stratégique, entendu comme point d'articulation des fins politiques et des moyens militaires, lorsqu'il souligne que la situation spécifique de chaque nation conditionne ses intérêts, et par

1. Liddell Hart, *op. cit.*, p. 343.

2. *Ibid.*, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 25.

conséquent sa façon de les protéger ou de les étendre par les armes¹. C'est encore du niveau stratégique qu'il traite quand, évoquant la campagne de 1796, il montre que Bonaparte arrêta son plan d'après ce que lui révélait l'analyse politique de la situation², enquête approfondie dans la première partie de *La Conduite* à propos du plan de Moltke en 1870.

De tout cela ressort l'idée éminemment napoléonienne, clausewitzienne et moltkéenne que le vrai stratège ne borne pas ses perspectives à la tactique ni même aux opérations, mais garde constamment en tête l'objectif politique. Là est l'étoile polaire qui doit aimer toute l'action, sans quoi les imprévus de la guerre finiraient par dicter leur loi au détriment de la cohérence d'ensemble.

Cependant, ces imprévus sont inhérents à la guerre en tant que phénomène interactionnel aggravé par le brouillard et la friction. C'est pourquoi, professe Foch, le stratège ne doit pas se lier les mains avec un « plan d'opérations » fixe, car il est impossible de déterminer à l'avance tout le cours d'un conflit. En revanche, il ne saurait entrer en campagne sans avoir défini son « plan de guerre », c'est-à-dire la direction générale dans laquelle il doit ramener les imprévus au fur et à mesure qu'ils se présentent³.

Une grande capacité d'analyse politique pour déterminer cette direction, une grande fermeté d'âme pour s'y tenir, un grand sens opératif pour vaincre les obstacles, un commandement qui, tout en coordonnant l'action, laisse aux subordonnés la part d'initiative sans laquelle il serait impossible de parer aux imprévus, telles sont les qualités du stratège selon Foch.

1. Foch, *Principes*, chap. II.

2. *Ibid.*, chap. III.

3. Foch, *Conduite*, chap. II.

L'ERREUR DE BLOCH

Au terme de cet examen, il ne reste de l'acte d'accusation qu'une partie de son volet tactique, et l'on en vient à se demander pourquoi des esprits aussi brillants que Liddell Hart et Bloch ont été si injustes avec Foch.

Ici, distinguons. Bloch rédige *L'Étrange défaite* sous le coup de la colère. Explicitement sous-titré *Témoignage écrit en 1940*, cet ouvrage ne présente pas l'impartialité d'un travail d'historien ni n'en suit les méthodes, celles de l'étude de texte notamment, puisque l'auteur lui-même nous apprend qu'il n'a pas sérieusement lu Foch. De surcroît, il n'est pas stratégeste. Son expérience combattante et son héroïsme sont hors de doute, mais ces qualités sont insuffisantes en la matière. Bloch aurait donc dû se montrer beaucoup plus circonspect sur le vainqueur de 1918. Mais la débâcle de 1940 oblige à lui reconnaître des circonstances atténuantes.

On doit cependant ajouter que Bloch commet une lourde erreur en définissant l'histoire comme « science du changement ». Si elle n'était que cela, elle ne pourrait transmettre aucun enseignement, hormis que l'on ne peut ni ne doit s'inspirer du passé. En quoi Bloch ne prend pas seulement le contrepied de Foch, mais aussi et surtout de Thucydide : pour le père de l'histoire en effet, cette discipline permet de « voir clair dans les événements du passé, comme dans ceux, semblables ou similaires, que la nature humaine nous réserve dans l'avenir¹ ». Les structures sociales et les techniques ont beau changer sans cesse, le cerveau comme le système nerveux de l'homme sont stables depuis l'apparition d'*Homo sapiens*, et sa nature d'animal politique doué

1. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, dans Hérodote et Thucydide, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 706.